



Suffisamment célèbre en son temps pour être vu comme l'égal de Claudel, Gide, Rolland ou Valéry, André Suarès (1868-1948) subit depuis sa mort une occultation d'autant plus regrettable que la découverte fortuite d'un de ses livres suscite presque toujours l'engouement du lecteur. On le réduit souvent au *Voyage du condottière*, ardent bréviaire de l'art italien, qui ne saurait pourtant faire oublier tant d'autres chefs-d'œuvre.

Animés de convictions esthétiques et philosophiques puissantes, ses livres ne forment pas tant l'addition de sujets divers qu'une mosaïque à laquelle l'écrivain, en soixante années de sacerdoce littéraire, n'a cessé de vouloir conférer une cohérence. C'est qu'à ses yeux, l'art et la vie sont étroitement mêlés. En écrivant, Suarès ne recherche pas la gloire des hommes de lettres : c'est le sens profond de son existence qui est en jeu.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de découvrir, en filigrane de son œuvre, les traces régulières d'une quête à la fois religieuse, morale et esthétique. Ce juif marseillais devenu intellectuel parisien sans église a, toute sa vie, recherché une réponse susceptible d'étancher sa soif de divin. Son rapport au christianisme illustre idéalement la capacité de plusieurs de ses contemporains à se situer non pas dans un rapport simpliste d'opposition ou d'adhésion, mais dans une combinaison complexe et chatoyante d'attraction et de répulsion.

Pour clarifier le rapport de Suarès au christianisme, il faut tenir compte de la variété des points de vue adoptés mais aussi de la complexité de sa quête religieuse. Suarès se montre en effet écartelé entre l'exigence d'une autonomie rationnelle excluant toute transcendance et la recherche d'un Dieu personnel aussi ardemment recherché qu'il se montre à ses yeux désespérément absent et silencieux.

Découverte du christianisme par Suarès

Né dans une famille juive pratiquante mais peu légaliste, le jeune Félix¹ a d'abord découvert le christianisme par le biais des servantes catholiques qui travaillaient au service de ses parents. Outre des signes tangibles observés dans les rues (une statue d'évêque, un calvaire, une crèche et ses santons), l'auteur de *Marsiho* se rappelle ses passages par l'église Saint-Victor, le temps d'une prière avec l'une ou l'autre de ces femmes, dans « l'antique maison où l'encens des rites porte au ciel l'oraison des pauvres gens² ». Peut-être en a-t-il retenu le goût d'une foi simple, issue du cœur, aussi peu

1 Suarès se prénomme Félix-Isaac. Il choisit le prénom d'André au seuil de sa carrière littéraire.

2 *Marsiho*, Paris, Grasset, 1933, p. 234 (et p. 131, 208, 186 pour les allusions qui précèdent).

intellectualisée que possible. Quant aux rudiments de la culture chrétienne, Suarès les a sans doute reçus de l'un de ses précepteurs, ancien prêtre de Lucques, qui amorça à domicile ses études de latin. Grâce à lui, le jeune Félix apprit « à lire le latin dans Virgile et l'italien dans la *Divine Comédie*³ ». Le chef-d'œuvre de Dante le mettait sans qu'il s'en aperçoive au contact d'un certain nombre de vérités chrétiennes élémentaires, cependant occultées par le merveilleux du récit poétique. Ces contacts modestes ont-ils nui à sa pratique du judaïsme ? Le jeune Félix semble n'avoir guère fréquenté la synagogue et fort peu respecté les rites. Tôt orphelin de mère, il s'est vite rapproché de son père et de sa foi intériorisée, rejetant toute pratique extérieure. Adolescent, il prend ses distances avec une religion dont bien des aspects lui sont devenus pesants.

Le rapport de Suarès au christianisme évolue avec son arrivée comme lycéen à Paris en 1883. Son arrivisme intellectuel l'éloigne de toute préoccupation religieuse. Sa soif de connaissance, la découverte passionnée des œuvres littéraires et artistiques, sa grande sensibilité à toute forme de beauté ne favorisent guère son épanouissement spirituel. D'autant que règne alors en France un esprit laïc et matérialiste que Claudel ou Rolland ont bien décrit. Comme ses autres camarades, Suarès souscrit volontiers aux thèses déterministes et scientistes de son temps. Il partage également l'anticléricisme ambiant, diffusé par l'esprit républicain de la France de Ferry. Et pourtant, au culte terrestre de l'excellence intellectuelle, Suarès allie un idéalisme latent auquel la soif de Dieu n'est pas étrangère. Son positivisme à la Renan n'a pas totalement tari en lui un judaïsme résiduel mêlé d'un christianisme de cœur. Son inquiétude spirituelle prend une dimension aiguë au cours des trois années passées rue d'Ulm (1886-1889). Séduit par le panthéisme, Suarès cherche chez de grands penseurs une réponse à ses interrogations. Il ne saurait la trouver du côté de l'Église dans laquelle il voit, comme une majorité de condisciples, la survivance fossilisée d'une époque révolue. Pour autant, son intérêt est vif pour bien des aspects de la culture chrétienne que l'art et la littérature lui font découvrir. Seulement cet intérêt demeure dilué parmi bien d'autres influences. Le credo du jeune normalien est alors humaniste et esthétique : « Dévotion à Jésus, à Wagner, à Shakespeare, voilà les articles de la foi⁴. »

Cette double tendance va dominer dans les années qui suivent : d'un côté, une volonté de se familiariser toujours plus avec les aspects de la culture chrétienne dans lesquels sa sensibilité esthétique trouve un écho ; de l'autre, un refus marqué d'adhérer à la foi chrétienne à laquelle sa raison restera toujours étrangère. Un bref état des lieux permet de rendre compte de l'étendue de la culture chrétienne que se constitue Suarès au fil des ans. C'est tout d'abord un contact accru avec la Bible.

Thème

³ *Voyage du Condottière* [1932], Paris, Granit, 1984, p. 264.

⁴ *Cette âme ardente*, Paris, Albin Michel, 1954, p. 33.

Depuis longtemps, Suarès la lit en latin⁵ ; il en chante volontiers la beauté : « Que la Bible est grande ; c'est le seul livre qui soit tissu de sublime, fil et trame : au métier, le Dieu Un est là qui croise⁶. » Certains personnages bibliques ont ses préférences : Job et les amants du *Cantique des Cantiques*, Jésus, Marie et Lazare, saint Paul et saint Jean⁷. Il faut ensuite citer l'affection de Suarès pour deux grands textes chrétiens : le bréviaire et *l'Imitation de Jésus-Christ*. Dans le premier, il voit « le plus beau des poèmes », « l'œuvre la plus riche d'amour qu'il y eût jamais⁸ ». Du second, il célèbre à la fois la beauté de la langue et la profondeur du message : *l'Imitation* lui semble un ouvrage « terrible et doux », « un livre désespéré qui palpite d'espérance », « le plus catholique de tous les livres⁹ ». Suarès se familiarise par ailleurs avec la liturgie chrétienne dont il fait l'éloge en contrepoint d'une diatribe en règle de la liturgie synagogale¹⁰. Il aime le rythme liturgique et ses hymnes, avoue son attachement aux fêtes de Noël et de la Passion, évoque à plusieurs reprises la beauté de la messe des morts. L'évocation d'un office de la Nativité auquel il a assisté à Saint-Séverin lui donne l'occasion de célébrer dans la messe « l'un des plus beaux entre les drames¹¹ ». Il faut enfin mentionner l'intérêt de Suarès pour les saints d'hier et d'aujourd'hui, de France et d'ailleurs¹². Il voit en eux des êtres à la vie aussi intense que celle des grands artistes ; il leur envie leur connaissance de l'amour et de la joie, leur capacité à vivre passionnément « au-dessus de leur substance charnelle¹³ ». Encore cet inventaire ne tient-il pas compte de la culture que possède Suarès en matière d'art chrétien : le *Voyage du Condottière* en donne une bonne idée.

Antoine
de Rosny

Rejet de l'Église comme institution et source de doctrine

Si Suarès témoigne d'une bonne culture chrétienne, la doctrine en revanche lui reste en grande partie étrangère. C'est qu'à l'enthousiasme de l'esthète et du mystique répond chez lui une hostilité virulente à l'égard de l'Église, de ses représentants et de son enseignement.

En l'Église, il ne voit qu'une institution humaine fondée sur le désir de domination. Sensible à la beauté de son ordre, il déplore en revanche l'abus de pouvoir qu'elle exerce à ses yeux, au nom de Dieu, sur les croyants. Pour

5 Voir *Correspondance André Suarès / Paul Claudel*, Paris, Gallimard, 1951, p. 64.

6 *Voici l'homme* [1906], Paris, Albin Michel, p. 46.

7 Suarès avoue en revanche ne pas aimer du tout « Joseph – ni Pierre » (voir *Cette âme ardente*, op. cit. p. 85).

8 *Correspondance André Suarès / Paul Claudel*, op. cit., p. 121 et 139.

9 *Sur la vie*, I, Paris, Émile-Paul, 1925, p. 253 et 255.

10 *Remarques*, IX (avril 1918), Paris, Gallimard, 2000, p. 341-345.

11 *Sur la vie*, II, Paris, Émile-Paul, 1925, p. 101.

12 Citons-en quelques-uns : François d'Assise, Bernard de Clairvaux, Catherine de Sienne, Jeanne d'Arc, Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola, le Curé d'Ars, Charles de Foucauld, Thérèse de Lisieux, Thérèse Neumann...

13 *Voyage du condottière*, op. cit., p. 410 ; voir aussi *Voici l'homme*, op. cit., p. 456 et 472.

Suarès, l'attitude religieuse est « une relation directe du fidèle [...], un droit entretien, intime et personnel, entre la créature aimante et le Créateur infiniment aimé¹⁴ ». Toute interposition lui paraît une odieuse entrave à l'exercice naturel de la foi. De là les traits incisifs de l'auteur à l'égard des représentants de l'Église, qu'il fréquenta peu – repoussant jusque sur son lit de mort l'assistance d'un prêtre. À ses yeux, « tous les prêtres sont de Satan. Et toute église est du démon¹⁵ ». La verve anticléricale de Suarès s'exerce avec une ardeur particulière à l'encontre des papes de son temps dans lesquels il ne voit que des politiques avides de pouvoir. Des textes polémiques éclos dans le contexte des deux guerres mondiales en témoignent. Le dialogue « Mon entretien avec le pape¹⁶ », d'une impertinence toute voltairienne, met ainsi en scène la venue de l'auteur au Vatican et sa rencontre avec Benoît XV. Le but est simple : fustiger la politique progermaniste de l'Église catholique et par là même son attachement aux intérêts temporels. La satire toutefois tient souvent lieu d'arguments, l'auteur raillant dans le souverain pontife « à la fois le nocher de la barque de saint Pierre et le mousse qui n'a jamais navigué ». D'une guerre mondiale à l'autre, le discours et les procédés ne changent pas. Suarès dénonce en Pie XI un complice d'Hitler et, dans la politique vaticane, une honteuse complaisance à l'égard de la puissance nazie¹⁷. Pour lui, le pape n'est qu'une « vieille idole » perdue « dans son palais d'or et d'argent », tout juste bon pour l'exil et l'oubli à l'autre bout du monde¹⁸.

Thème

L'opposition de Suarès à l'Église ne se limite pas au temps présent. Sa vision de l'histoire de l'Église est révélatrice à cet égard. L'opposition entre la mission universelle de la catholicité et son centralisme romain en est la ligne directrice. Suarès constate que le *credo* de Nicée n'intègre pas l'adjectif « *Romanam* » à la liste des épithètes qui qualifient l'Église à laquelle le fidèle est invité à croire ; et d'en déduire que « le monde chrétien n'est pas forcé de croire à l'Église de Rome : elle peut être ailleurs¹⁹. » Or l'examen des deux mille ans de chrétienté trahit l'avènement d'un centralisme romain toujours plus marqué et d'une tendance de l'Église à s'imposer comme un pouvoir despotique. Il faut citer ici l'analyse : « Il y a eu une catholicité, pendant sept ou huit siècles, parce que l'Europe était chrétienne. À mesure qu'elle l'a moins été, la catholicité est devenue romaine. Le pape, évêque de Rome, a essayé d'être aussi l'empereur : quand il a dû y renoncer, il a fait en sorte que l'Église, au moins, fût romaine. Les nations y ont résisté, les unes se séparant, les autres posant

14 Péguy, Paris, Émile-Paul, 1915, p. 31.

15 *Apocalypse*, dans *Verve*, n° 2, mars-juin 1938, p. 64.

16 *Remarques*, VI (janvier 1918), *op. cit.*, p. 203-217.

17 Voir *Vues sur Napoléon*, Paris, Grasset, 1933, p. 225 et *Vues sur l'Europe*, Paris, Grasset, 1939, p. 126-127.

18 Inédit cité par Marcel DIETSCHY dans *Le Cas André Suarès*, Neuchâtel, La Baconnière, 1967, p. 124.

19 *Vues sur l'Europe*, *op. cit.*, p. 61.

des conditions. Avec le concile de Trente, l'autorité absolue de Rome s'est imposée à l'Église²⁰. » L'opposition à l'italianité de l'Église explique pourquoi Suarès fustige la rage anti-française de Pétrarque et son entêtement à vouloir rétablir à Rome le Saint-Siège. Prenant son contrepied, il se fait le chantre des papes d'Avignon qu'il n'hésite pas à présenter comme « les plus grands papes de l'Église » et les garants de l'ordre européen²¹. Pour un esprit aussi épris de liberté intellectuelle et aussi ennemi des partis que celui de Suarès, on admettra que cette célébration des représentants français d'une fonction qu'il exècre ne manque pas de piquant.

Ennemi des représentants de la foi et de la romanité de l'Église, Suarès l'est encore davantage de sa doctrine. On ne compte plus, dans son œuvre, les traits perfides lancés contre les dogmes, contre la théologie et les théologiens²². Viscéralement opposé à l'idée de vérité révélée, Suarès voit dans toute église « un parti qui se dit en possession de la vérité » ; or, quand bien même il existerait un « parti de la vérité », Suarès en sortirait pour rester « fidèle à la vérité²³ » – nécessairement subjective à ses yeux. Dieu est inaccessible à la raison : toute tentative de parler de lui rationnellement est vouée à l'échec et tous ceux qui en discoursent ne sont que des imposteurs. Après avoir exercé leur violence sur les esprits, les dogmes sont appelés à mourir avec ceux qui les ont formulés : « Le dogme mange et pétrifie le tissu noble. Seuls, les esprits libres sont sûrs de vivre : seuls, ils en sont dignes²⁴ ». Une telle aversion pour toute approche rationnelle de la foi explique l'absence chez Suarès de toute réfutation argumentée du contenu de la doctrine chrétienne. Tout au plus moque-t-il l'épouvantail de l'enfer ou se réjouit-il de la manière dont Voltaire se rit dans *Candide* de l'idée de Providence²⁵. La même raison explique la rareté des références aux grands théologiens. Il a néanmoins des victimes de choix en la matière : saint Augustin auquel il consacre une plaquette polémique en 1928²⁶, et saint Thomas d'Aquin auquel il réserve bien des traits sans jamais se référer avec précision à son œuvre²⁷. Mais qu'ils cessent d'être vus comme théologiens, et la verve satirique disparaît : l'auteur célèbre alors en l'un « le plus grand romancier de l'antiquité²⁸ », le premier analyste du

Antoine
de Rosny

20 *Ibid.*, p. 62. « Il fallait que la religion chrétienne fût catholique pour être universelle ; et il a fallu qu'elle devint romaine pour cesser d'être vraiment catholique » (*ibid.*, p. 63).

21 Voir carnet 117 [Ms 1280] (1911-1929), p. 72-74.

22 Certains forment de percutantes épigrammes ; par exemple : « Les poissons pourrissent par la tête, et les religions meurent par les théologiens » (*Valeurs*, Paris, Grasset, 1936, p. 347).

23 *Voici l'homme*, *op. cit.*, p. 175.

24 *Remarques*, VII (février 1918), *op. cit.*, p. 256.

25 Voir *Remarques*, I (août 1917), *op. cit.*, p. 12 et *Présences*, *op. cit.*, p. 311.

26 *Martyre de St Augustin*, Liège, Le Balancier, 1928. Suarès s'attaque cependant surtout à l'auteur des *Confessions* ; de la *Cité de Dieu* et des *Sermons*, il ne dit mot. 27 Suarès le qualifie par exemple de « Bœuf angélique ». Il fait à Claudel l'aveu de sa méconnaissance : « Je ne suis pas un bon thomiste, comme vous, et je le regrette » (correspondance citée, p. 39).

28 *Valeurs et autres écrits historiques, politiques et critiques*, Paris, Robert Laffont, 2002, p. 860.

cœur et, en l'autre, un grand homme de prière, admirable par son caractère, sa grandeur et sa bonté d'âme²⁹.

Conception évolutionniste du christianisme de Suarès

Au rejet polémique et virulent des dogmes et des représentants de l'Église s'oppose chez Suarès une vision bien plus positive du christianisme qui trahit une conception évolutionniste originale de l'histoire occidentale.

Nourri de culture classique et profondément « grec » par son culte de l'homme raisonnable, Suarès n'en est pas moins conscient des limites du monde antique et de l'apport inestimable du christianisme dans l'épanouissement de l'homme occidental. De là un discours visant à opposer antiquité et ère chrétienne, définie comme modernité. À l'héritage grec, le christianisme a joint son propre trésor : non pas celui de la révélation du Christ, mais des aspects plus humains que Suarès nomme le cœur, la conscience, la profondeur de l'âme humaine³⁰. Ainsi s'explique le procès qu'il fait à Nietzsche au sujet de *l'amor fati* ; il attribue cet état d'esprit non aux Anciens dont il aime à répéter qu'ils n'ont pas connu la mort, mais à l'âme chrétienne³¹. Cette conception de l'apport chrétien ne vide pas seulement la foi chrétienne de son contenu propre : elle détermine chez Suarès une téléologie humaniste qui fonde sa religion terrestre. La grande quête suarésienne de la maturité, c'est en effet la réconciliation de l'antique et du moderne (entendons : du païen et du chrétien, d'Athènes et de Jérusalem), et la foi en l'avènement d'un homme nouveau qui intègre ces deux dimensions essentielles de son histoire comme de sa nature. Dès *Voici l'homme*, l'appel est lancé : « Il nous faut des païens qui ont pris l'âme en chrétienté, et des chrétiens qui n'ont pas perdu leur chair païenne³². » Par la suite, Suarès ne cesse de prophétiser un âge nouveau : « Je vois venir un âge classique, fait de passion chrétienne et d'esprit païen³³. » Par une sorte de dialectique hégélienne, l'écrivain rêve d'un homme qui réalise la synthèse de la sagesse grecque et du sentiment chrétien. Et de confier à Bourdelle, en qui il trouve un frère de pensée : « Nous sommes les moines de cette religion-là, et nous devons en ordonner la liturgie³⁴. » Une telle approche du christianisme, on le voit, nie l'essence même de la foi chrétienne, puisque les assises de la religion qu'elle réclame se réduisent à l'horizon humain.

Suarès ne se contente pas de décliner à l'envi les formules abstraites appelant au mariage de la raison païenne et du cœur chrétien. Il offre

29 « Il laisse tomber cette masse de logique verbale sur la lumière d'un regard droit en Dieu » (*Le Paraclet*).

30 Voir par exemple *Poète tragique*, Paris, Émile-Paul, 1921, p. 88.

31 Voir *Présences*, op. cit., p. 244-249.

32 *Voici l'homme*, op. cit., p. 160. Voir aussi *Poète tragique*, op. cit., p. 88.

33 *Correspondance André Suarès / Louis Jou*, Fondation Louis Jou, 2012, p. 45.

34 *De l'amitié*, Paris, Arted, 1977, p. 11. Suarès ajoute : « Car enfin, Apollon, Prométhée ou le Père, nous ne vivons jamais que pour Dieu. »

de nombreuses illustrations de ce que l'avènement de l'ère chrétienne a produit de bon dans l'histoire européenne. Le Moyen Âge incarne le mieux à ses yeux l'épanouissement de la conscience chrétienne. « Le saint du Moyen Âge » représente ainsi pour lui « le héros de la conscience humaine³⁵ ». À travers saint Benoît, Suarès célèbre l'invention de la règle bénédictine, « puissant poème », « chef-d'œuvre pour la règle de la connaissance du cœur humain », à côté duquel « les lois de Platon et sa puérile république » donnent à rire³⁶. En saint Bernard, il chante l'avènement de la conscience européenne, la voix du héros de l'action inspiré par Dieu³⁷. La France de saint Louis et des papes d'Avignon lui paraît l'apogée du monde catholique. Dans l'Italie médiévale, Suarès retient les figures de saint François d'Assise, le tendre époux de dame Pauvreté, et de sainte Catherine de Sienne, présentée, dans un chapitre du *Voyage du Condottière*, comme la « Jeanne d'Arc d'Italie », pleine d'ardeur mystique et modèle de vie passionnée³⁸. L'éloge du christianisme médiéval passe aussi par la célébration de l'architecture des cathédrales. Suarès nourrit un profond amour pour les grands édifices de la chrétienté française, Chartres, Vézelay, Reims et bien sûr Notre-Dame de Paris. Or c'est par opposition au temple grec que l'écrivain pense la beauté de ces édifices, non en vertu de la foi qui s'y exprime³⁹. La façade à trois étages des cathédrales offre un « divin visage » qui révèle une conscience plus profonde que les deux étages du temple grec ; et si les statues de Reims sont plus belles que celles de Phidias, c'est qu'elles parlent à notre cœur⁴⁰.

Antoine
de Rosny

L'apport chrétien apparaît à Suarès un acquis inaliénable de l'Occident. Si l'Église catholique en tant qu'institution a peu à peu sombré dans le dogmatisme et le centralisme romain, l'esprit de l'Évangile a définitivement innervé à ses yeux l'identité de l'homme européen. De là, une série d'énoncés que d'aucuns pourraient interpréter comme autant de preuves d'une défense ardente de la foi catholique. Le contexte des deux guerres mondiales favorise le développement d'une pensée manichéenne qui oppose non plus, comme dans l'Antiquité, les Grecs et les barbares, mais les nations chrétiennes et ces barbares des temps nouveaux que sont les Allemands. La lecture politique de la chrétienté est ainsi très marquée dans les *Commentaires sur la guerre des Boches*. Alors qu'« avant le christianisme, il n'y a pas d'Europe », et que « la première Europe est la chrétienté⁴¹ », le barbare germanique, imperméable aux vertus de l'Évangile et abîmé dans la logique de la race et de l'automate, s'exclut par principe de l'Occident véritable. À la veille de la Seconde Guerre mondiale,

35 *Voyage du condottière*, op. cit., p. 120.

36 *Voici l'homme*, op. cit., p. 158-159.

37 Voir par exemple *Portraits*, éditions de la NRF, Paris, 1913, p. 269 ; *Vues sur l'Europe*, op. cit., p. 127.

38 Voir le chapitre « Sainte terrible », *Voyage du Condottière*, op. cit., p. 505-518.

39 Voir à ce sujet la chronique « Opus francigenum » dans *Remarques*, VIII (mars 1918), op. cit., p. 21-26.

40 Voir respectivement *Poète tragique*, op. cit., p. 151 ; *Nous et Eux*, Paris, Émile-Paul, 1915, p. 85.

41 *Vues sur l'Europe*, op. cit., p. 285.

le point de vue n'a pas changé d'un iota : « Barbare, qui n'a pas le sentiment chrétien et dont l'esprit, fût-il parfaitement athée, n'a pas été nourri, pendant vingt siècles, de la pensée chrétienne, et n'a pas trempé dans l'Évangile⁴². » À cette analyse politique et civilisationnelle de la chrétienté européenne, Suarès joint une vision patriotique qui fait de la France non seulement l'agent par lequel l'Europe est devenue chrétienne⁴³, mais plus encore « la nation de l'Évangile ». Ce n'est pas une affaire de pratique ou d'adhésion aux dogmes, mais de mœurs. Suarès observe ainsi que « les esprits les moins religieux » sont, en France, parfois « les plus saturés de morale chrétienne⁴⁴ ». De là l'identification des aspects les moins catholiques de l'histoire de France à l'esprit chrétien : « Il me semble que l'Encyclopédie, la Sorbonne matérialiste et la Révolution jacobine elle-même, si elles étaient mieux instruites du fond sous les apparences, accepteraient qu'au lieu du Royaume Très Chrétien, on nommât la France la Raison Très Chrétienne⁴⁵. »

Le christianisme dénaturé de Suarès

La glorification de l'Occident chrétien et de la France « fille de l'Évangile » ne doit pas faire oublier que le christianisme n'est pour Suarès qu'un agent civilisateur. Quant à sa doctrine, loin d'y adhérer, il en vampirise plusieurs aspects dans sa tentative au long cours d'élaborer sa propre démarche spirituelle.

Thème

Il faut ici rappeler le rôle joué par le wagnérisme dans la vision déformée qu'acquiert Suarès du christianisme au cours de sa scolarité rue d'Ulm. L'auteur de *Parsifal* devient alors pour lui, plus encore que le Rimbaud des *Illuminations* pour Claudel, un guide spirituel. De fait, c'est tout une philosophie idéaliste et mystique qui sous-tend l'écriture des opéras wagnériens. Le christianisme en est l'un des éléments constitutifs. La soif d'idéal qui caractérise alors le jeune Suarès lui fait boire à pleines gorgées le mysticisme esthétique du maître ; et, malgré une atténuation progressive de sa passion pour Wagner, il subira toute sa vie l'influence de sa religiosité et sa vision du christianisme. *Parsifal* demeure à ses yeux la plus grande réalisation du maître. Alors même que le dogme y disparaît sous le folklore religieux, lui y voit une œuvre non seulement chrétienne, mais catholique⁴⁶ ; c'est « la plus belle des messes : celle du salut⁴⁷ ». Suarès adopte la vision wagnérienne du Christ qui n'est pas le fils de Dieu, mais le Crucifié sublime, l'adorable bonté, celui qui unit amour et

42 *Valeurs*, op. cit., p. 95.

43 Voir *Portraits*, op. cit., p. 51.

44 *La Nation contre la race*, II, Paris, Émile-Paul, 1917, p. 190. Suarès poursuit : « Une raison française peut être toute contraire à la religion, ennemie du dogme, pleine de défiance pour l'Église et

d'ironie, sans que le cœur de l'homme en soit moins pétri par l'Évangile. »

45 *Vues sur l'Europe*, op. cit., p. 310 ; voir aussi *Portraits*, op. cit., p. 51.

46 *La Nation contre la race*, I, Paris, Émile-Paul, 1916, p. 231.

47 *Musiciens* [1931], Paris, Granit, 1986, p. 145.

sacrifice. La tendresse infinie qu'il lui porte est frappante⁴⁸ ; mais le Jésus qu'il chérit a en réalité peu de chose à voir avec le Christ de la Révélation. Cette fascination se traduit dans les années qui suivent par l'ébauche de nombreux drames chrétiens. Le témoignage le plus tangible en est *Les Pèlerins d'Emmaüs* (1893). La pièce, à mi-chemin entre mise en scène poétique du tableau de Rembrandt et adaptation wagnérienne de l'épisode évangélique, donne à lire la transposition en termes dramatiques du dilemme entre doute et foi que suscite la méditation, au début des années 1890, des écrits de Pascal. L'œuvre, fortement tributaire d'un mysticisme néo-chrétien, traduit bien la prégnance du piétisme wagnérien et le caractère symboliste de la question religieuse posée. Suarès, tout en mettant en scène la rencontre avec le Christ, passe ironiquement à côté de la vérité chrétienne, pour ne s'attacher qu'à la peinture antithétique des deux disciples.

Avec *Voici l'homme* (1906), Suarès élabore une réponse construite à son interrogation religieuse. En marge des églises institutionnelles, il crée la religion de l'homme⁴⁹ – non pas une religion sans Dieu mais un humanisme d'inspiration chrétienne qui cependant rejette tout catéchisme. La conception suarésienne de la rédemption offre un premier exemple de subversion du christianisme. S'il établit la nécessité du salut de l'homme, Suarès écarte l'idée de rédemption divine. Pour lui, celle-ci n'a pas eu lieu avec Jésus ; elle est donc encore à venir⁵⁰. Puisque aucun salut n'est à attendre de Dieu (absent ou silencieux), c'est à l'homme lui-même de l'assurer, dans le cadre de sa vie terrestre. Tout horizon surnaturel est ainsi rejeté. Seuls des moyens très humains permettent à l'homme d'atteindre une forme de divinisation. La sainteté selon Suarès – deuxième subversion – devient la démarche par laquelle l'homme s'élève pour s'arracher à la fatalité de sa nature, à la médiocrité de son existence. Les voies principales en sont l'action, l'art, la mystique, tour à tour illustrées par le héros, l'artiste et le saint⁵¹. S'il existe un discours suarésien propre aux saints de l'histoire chrétienne, ceux-ci ne sont considérés qu'à l'aune d'un idéal humaniste : le saint est celui qui s'accomplit par l'exercice d'une vie intérieure qui le dépouille de ses attaches et l'élève en accomplissant son humanité. En l'art, Suarès trouve une forme de sainteté : sainteté laïque, conforme à l'Église intérieure qu'il réclame pour chacun, et qui mêle morale, foi et mystique. Dans cette approche, l'amour est censé jouer un rôle essentiel : Suarès ne cesse d'en célébrer l'importance en termes johanniques. Mais – ultime subversion – au lieu d'orienter cet amour vers Dieu, il l'oriente

Antoine
de Rosny

48 Plusieurs lettres à Rolland en font foi ; voir par exemple *Cette âme ardente*, op. cit., p. 30-33 et 84-85.

49 « Quand il a perdu le dieu des religions, l'homme se fait un dieu de soi-même » (*Essais*, Paris, éditions de la NRF, 1913, p. 104) ; « L'humain est ma recherche de

Dieu et du bien » (*Vues*, dans *La Table Ronde*, n° 10, octobre 1948, p. 1624).

50 « Sans le savoir, le monde attend sa rédemption : il implore un créateur qui le délivre » (*Essais*, op. cit., p. 166).

51 Voir par exemple *Voici l'homme*, op. cit., p. 81 ; *Portraits sans modèles*, Paris, Grasset, 1935, p. 14.

vers l'homme : le culte de l'art implique de fait une quête personnelle et, partant, égoïste, de grandeur et de beauté. L'ascèse qu'il pratique et défend vise un but tout humain : « Je vise une ascèse à rebours : que l'homme soit ascétique [...] pour donner davantage à l'éternelle concupiscence de la grandeur⁵² ». La grandeur, la beauté, le moi : telle est bien la trinité de la religion humaine fondée par Suarès.

Sa pensée connaît bien sûr des infléchissements et des variations au fil des décennies. De fait, l'auteur ne semble jamais tout à fait satisfait de la réponse donnée à son inquiétude religieuse. Toute sa vie, il reste déchiré d'un côté par une exigence de rationalisme et d'autonomie, de l'autre par la quête d'un Dieu transcendant capable de combler sa hantise du néant universel. La dernière période de sa vie trahit toutefois une accentuation de cette deuxième tendance, comme en témoigne l'élaboration – sous le nom de *Paraclet* – de l'ultime version de sa quête religieuse⁵³. Le jeu avec les références chrétiennes est, là encore, caractéristique. Malgré son titre, le testament spirituel de Suarès n'est évidemment pas un livre consacré à l'Esprit saint « Paraclet », dont Jésus annonce l'envoi à ses disciples dans l'évangile de Jean (14, 12-26). En réalité, le Paraclet représente pour Suarès une instance à la fois spirituelle, morale et esthétique liée à l'espérance du règne à venir – sur terre ! – de l'Amour et de la Paix. Si l'annonce du troisième Règne n'est pas sans rappeler la doctrine théologico-historique de Joachim de Flore, l'examen des textes montre que Suarès n'en retient en réalité que le schéma global. La conception même du Paraclet diffère : si celui-ci représente bien la troisième personne de la Trinité pour le moine calabrais, pour Suarès il en va tout autrement, même si plusieurs textes des années trente prouvent qu'il cède peu à peu à l'idée d'un Dieu personnel et transcendant. Le jeu avec le discours chrétien est parfois subtil et peut d'abord induire en erreur ; mais à reconstituer la logique du discours suarésien, force est de constater qu'il se trouve en réalité fort éloigné de la théologie chrétienne. Comme l'a bien noté Yves-Alain Favre, « L'Esprit-Saint n'est [pour Suarès] qu'une préfiguration et une prophétie, dans le langage chrétien, du Paraclet à venir⁵⁴ » ; l'annonce de la venue du Consolateur s'apparente à l'attente ardente d'une divinisation de l'homme, enfin débarrassé des chaînes de la matière et de la nature. En somme, Suarès n'est pas loin de proposer au lecteur, sous les apparences d'un discours chrétien, une doctrine antichrétienne.

La question du rapport de Suarès au christianisme ne saurait se réduire au fait de dire si l'écrivain est favorable ou non à cette religion. La variété des approches adoptées rend son discours complexe. Rétif au contenu de la

52 *Variables*, Paris, Émile-Paul, 1929, p. 53.

53 Amorcée dès le milieu des années 1930, on en trouve cependant des traces dès les années 1890. De larges extraits du *Paraclet* ont été publiés dans *Valeurs et autres écrits*

historiques, politiques et critiques, op. cit., p. 825-932.

54 Yves-Alain FAVRE, *La Recherche de la grandeur dans l'œuvre de Suarès*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 440.

Thème

foi chrétienne, il est cependant séduit par les manifestations culturelles du christianisme et les vertus évangéliques auxquelles il le réduit. Sensibilité esthétique et soif mystique s'opposent chez lui très fortement à toute intelligence doctrinale. Son appétence affective à la conversion se double d'un refus obstiné d'adhésion rationnelle, dicté par son orgueil d'intellectuel et d'artiste. L'un des paradoxes les plus intéressants de sa quête reste cette indéniable attirance pour une foi qu'il voudrait cependant pouvoir purger de ses aspects rituels et dogmatiques. À travers le *Paraclét*, c'est un christianisme revisité qu'ambitionne l'écrivain : un christianisme personnel auquel il puisse donner ses propres rites, ses propres dogmes. Dès lors, quel témoignage plus caractéristique de son rapport ambigu au christianisme que son « Testament » ? « Quelle que soit la forme de mon espérance, j'aime Jésus, je suis fidèle à toute la beauté chrétienne. [...] À moins d'une âme chrétienne, on n'est pas tout à fait de France, ni vraiment homme en effet. Comme tous les enfants de Dieu, je cherche le sein du Père et j'attends le Paraclét⁵⁵. »

Antoine de Rosny, né en 1977. Agrégation de lettres classiques. Doctorat ès lettres. Professeur à la Maison d'Éducation de la Légion d'Honneur. Marié, quatre enfants. Dernières publications : La Culture classique d'André Suarès, Classiques Garnier, 2019 ; Ainsi parlait André Suarès, Arfuyen, 2020. Éditions d'œuvres d'André Suarès : Fragments manuscrits relatifs à la culture classique, Classiques Garnier, 2019 ; Vues sur l'Antiquité, Honoré Champion, 2020.

*Antoine
de Rosny*

55 L'édition la plus récente du texte se trouve dans *Miroir du temps*, Paris, Bartillat, 2019, p. 337.